Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Jules Verne

AU XXIXe SIÈCLE

ou

LA JOURNÉE D'UN JOURNALISTE AMÉRICAIN

(1889)

Les hommes de ce XXIX^e siècle vivent au milieu d'une féerie continuelle, sans avoir l'air de s'en douter. Blasés sur les merveilles, ils restent froids devant celles que le progrès leur apporte chaque jour. Avec plus de justice, ils apprécieraient comme ils le méritent les raffinements de notre civilisation. En la comparant au passé ils se rendraient compte du chemin parcouru. Combien leur apparaîtraient plus admirables les cités modernes aux voies larges de cent mètres, aux maisons hautes de trois cents, à la température toujours égale, au ciel sillonné par des milliers d'aéro-cars et d'aéro-omnibus. Auprès de ces villes, dont la population atteint parfois jusqu'à dix millions d'habitants, qu'étaient ces villages, ces hameaux d'il y a mille ans, ces Paris, ces Londres, ces Berlin, ces New York, bourgades mal aérées et boueuses, où circulaient des caisses cahotantes, traînées par des chevaux – oui ! des chevaux ! c'est à ne pas le croire ! S'ils se souvenaient du défectueux fonctionnement des paquebots et des chemins de fer, de leurs collisions fréquentes, de leur lenteur aussi, quel prix les voyageurs n'attacheraient-ils pas aux aérotrains, et surtout à ces tubes pneumatiques, jetés à travers les océans, et dans lesquels on les transporte avec une vitesse de 1.500 kilomètres à l'heure ? Enfin ne jouirait-on pas mieux du téléphone et du téléphote, en se rappelant les anciens appareils de Morse et de Hugues, si insuffisants pour la transmission rapide des dépêches ?

Chose étrange ! Ces surprenantes transformations reposent sur des principes parfaitement connus que nos aïeux avaient peut-être trop négligés. En effet, la chaleur, la vapeur, l'électricité sont aussi vieilles que l'homme. A la fin du XIX^e siècle, les savants n'affirmaient-ils pas déjà que la seule différence entre les forces physiques et chimiques réside dans un mode de vibration, propre à chacune d'elles, des particules éthériques ?

Puisqu'on avait fait ce pas énorme de reconnaître la parenté de toutes ces forces, il est vraiment inconcevable qu'il ait fallu un temps si long pour arriver à déterminer chacun des modes de vibration qui les différencient. Il est extraordinaire, surtout, que

le moyen de les reproduire directement l'une sans l'autre, ait été découvert tout récemment.

C'est cependant ainsi que les choses se sont passées, et c'est seulement en 2790, il y a cent ans, que le célèbre Oswald Nyer y est parvenu.

Un véritable bienfaiteur de l'humanité, ce grand homme ! Sa trouvaille de génie fut la mère de toutes les autres ! Une pléiade d'inventeurs en naquit, aboutissant à notre extraorditution du trop-plein des chaleurs estivales, ils sont venus puissamment en aide à l'agriculture. En fournissant la force motrice aux appareils extraordinaires James Jackson. C'est à ce dernier que nous devons les nouveaux accumulateurs qui condensent, les uns la force contenue dans les rayons solaires, les autres l'électricité emmagasinée au sein de notre globe, ceux-là, enfin, l'énergie provenant d'une source quelconque, chutes d'eau, vents, rivières et fleuves, etc... C'est de lui que nous vient également le transformateur qui, puisant la force vive dans les accumulateurs sous forme de chaleur, de lumière, d'électricité, de puissance mécanique, la rend à l'espace, après en avoir obtenu le travail désiré.

Oui ! C'est du jour où ces deux instruments furent imaginés que date véritablement le progrès. Leurs applications ne se comptent plus. En atténuant les rigueurs de l'hiver par la restitution du trop-plein des chaleurs estivales, ils sont venus puissamment en aide à l'agriculture. En fournissant la force motrice aux appareils de navigation aérienne, ils ont permis au commerce de prendre un magnifique essor. C'est à eux que l'on doit la production incessante de l'électricité sans piles ni machines, la lumière sans combustion ni incandescence, et enfin cette intarissable source de travail, qui a centuplé la production industrielle.

Eh bien ! l'ensemble de ces merveilles, nous allons le rencontrer dans un hôtel incomparable, – l'hôtel du *Earth-*

Herald – récemment inauguré dans la 16823e avenue d'Universal-City, la capitale actuelle des États-Unis des deux Amériques.

Si le fondateur du New York Herald, Gordon Bennett, renaissait aujourd'hui, que dirait-il, en voyant ce palais de marbre et d'or, qui appartient à son illustre petit-fils Francis Bennett ? Vingt-cinq générations se sont succédées, et le New York Herald s'est maintenu dans cette remarquable famille des Bennett. Il y a deux cents ans, lorsque le gouvernement de l'Union fut transféré de Washington à Universal-City, le journal suivit le mouvement, à moins que ce ne soit le gouvernement qui ait suivi le journal, – et prit pour titre : *Earth-Herald*.

Et que l'on ne s'imagine pas qu'il ait périclité sous l'administration de Francis Bennett. Non ! Son nouveau directeur allait au contraire lui inculquer une puissance et une vitalité sans égales, en inaugurant le journalisme téléphonique. On connaît ce système, rendu pratique par l'incroyable diffusion du téléphone. Chaque matin, au lieu d'être imprimé, comme dans les temps antiques, le *Earth-Herald* est « parlé » : c'est dans une rapide conversation avec un reporter, un homme politique ou un savant, que les abonnés apprennent ce qui peut les intéresser. Quant aux acheteurs au numéro, on le sait, pour quelques cents, ils prennent connaissance de l'exemplaire du jour dans d'innombrables cabinets phonographiques.

Cette innovation de Francis Bennett galvanisa le vieux journal. En quelques mois, sa clientèle se chiffra par quatre-vingt-cinq millions d'abonnés, et la fortune du directeur s'éleva progressivement à trente milliards, de beaucoup dépassés aujourd'hui. Grâce à cette fortune, Francis Bennett a pu bâtir son nouvel hôtel, – colossale construction à quatre façades, mesurant chacune trois kilomètres, et dont le toit s'abrite sous le glorieux pavillon soixante-quinze fois étoilé de la Confédération.

A cette heure, Francis Bennett, roi des journalistes, serait le roi des deux Amériques, si les Américains pouvaient jamais accepter la personnalité d'un souverain quelconque. Vous en doutez ? Mais les plénipotentiaires de toutes les nations et nos ministres eux-mêmes se pressent à sa porte, mendiant ses conseils, quêtant son approbation, implorant l'appui de son tout-puissant organe. Comptez les savants qu'il encourage, les artistes qu'il entretient, les inventeurs qu'il subventionne. Royauté fatigante que la sienne ; travail sans repos, et, bien certainement, un homme d'autrefois n'aurait pu résister à un tel labeur quotidien. Très heureusement, les hommes d'aujourd'hui sont de constitution plus robuste, grâce aux progrès de l'hygiène et de la gymnastique, qui de trente-sept ans a fait monter à cinquante-huit la moyenne de la vie humaine, – grâce aussi à la présentation des aliments scientifiques, en attendant la prochaine découverte de l'air nutritif, qui permettra de se nourrir... rien qu'en respirant.

Et maintenant, s'il vous plaît de connaître tout ce que comporte la journée d'un directeur du *Earth-Herald*, prenez la peine de le suivre dans ses multiples occupations, – aujourd'hui même, ce 25 juillet de la présente année 2890.

Francis Bennett, ce matin-là, s'est réveillé d'assez maussade humeur. Depuis huit jours, sa femme était en France. Il se trouvait donc un peu seul. Le croirait-on ? Depuis dix ans qu'ils sont mariés, c'était la première fois que Mrs Edith Bennett, la professionnal Beauty, faisait une si longue absence. D'ordinaire, deux ou trois jours suffisaient à ses fréquents voyages en Europe, et plus particulièrement à Paris, où elle allait acheter ses chapeaux.

Le premier soin de Francis Bennett fut donc de mettre en action son phonotéléphote, dont les fils aboutissaient à l'hôtel qu'il possédait aux Champs Élysées.

Le téléphone complété par le téléphote, encore une conquête de notre époque. Si, depuis tant d'années, on transmet la parole

par des courants électriques, c'est d'hier seulement que l'on peut aussi transmettre l'image. Précieuse découverte, dont Francis Bennett, ce matin-là, ne fut pas le dernier à bénir l'inventeur, lorsqu'il aperçut sa femme, reproduite dans un miroir téléphotique, malgré l'énorme distance qui l'en séparait.

Douce vision ! Un peu fatiguée du bal ou du théâtre de la veille, Mrs Bennett est encore au lit. Bien qu'il soit près de midi là-bas, elle dort, sa tête charmante enfouie sous les dentelles de l'oreiller.

Mais la voilà qui s'agite, ses lèvres tremblent... Elle rêve sans doute ? Oui ! elle rêve... Un nom s'échappe de sa bouche : « Francis... mon cher Francis !... »

Son nom, prononcé par cette douce voix, a donné à l'humeur de Francis Bennett un tour plus heureux, et, ne voulant pas réveiller la jolie dormeuse, il saute rapidement hors de son lit, et pénètre dans son habilleuse mécanique.

Deux minutes après, sans qu'il eût recouru à l'aide d'un valet de chambre, la machine le déposait, lavé, coiffé, chaussé, vêtu et boutonné du haut en bas sur le seuil de ses bureaux. La tournée quotidienne allait commencer. Ce fut dans la salle des romanciers-feuilletonistes que Francis Bennett pénétra tout d'abord.

Très vaste, cette salle, surmontée d'une large coupole translucide. Dans un coin, divers appareils téléphoniques par lesquels les cent littérateurs du *Earth-Herald* racontent cent chapitres de cent romans au public enfiévré.

Avisant un des feuilletonistes qui prenait cinq minutes de repos :

« Très bien, mon cher, lui dit Francis Bennett, très bien, votre dernier chapitre. La scène où la jeune villageoise aborde avec son

galant quelques problèmes de philosophie transcendante, est d'une très fine observation. On n'a jamais mieux peint les mœurs champêtres. Continuez, mon cher Archibald, bon courage. Dix mille abonnés nouveaux, depuis hier, grâce à vous !

» M. John Last, reprit-il en se tournant vers un autre de ses collaborateurs, je suis moins satisfait de vous. Ça n'est pas vécu, votre roman ! Vous courez trop vite au but. Et bien, et les procédés documentaires ? Il faut disséquer ! Ce n'est pas avec une plume qu'on écrit de notre temps, c'est avec un bistouri. Chaque action dans la vie réelle est la résultante de pensées fugitives et successives, qu'il faut dénombrer avec soin, pour créer un être vivant. Et quoi de plus facile en se servant de l'hypnotisme électrique, qui dédouble l'homme et dégage sa personnalité. Regardez-vous vivre, mon cher John Last ! Imitez votre confrère que je complimentais tout à l'heure. Faites-vous hypnotiser... Hein ? Vous le faites, dites-vous ?... Pas assez alors, pas assez ! »

Cette petite leçon donnée, Francis Bennett poursuit son inspection et pénètre dans la salle de reportage. Ses quinze cents reporters, placés alors devant un égal nombre de téléphones, reçues pendant la nuit des quatre coins du monde. L'organisation de cet incomparable service a été souvent décrite. Outre son téléphone, chaque reporter a devant lui une série de commutateurs, permettant d'établir la communication avec telle ou telle ligne téléphotique. Les abonnés ont donc non seulement le récit, mais la vue des événements, obtenue par la photographie intensive.

Francis Bennett interpelle un des dix reporters astronomiques, attachés à ce service, qui accroîtra avec les nouvelles découvertes opérées dans le monde stellaire.

« Et bien, Cash, qu'avez-vous reçu ?...

– Des phototélégrammes de Mercure, de Vénus et de Mars, Monsieur.

– Intéressant, ce dernier ?...

– Oui ! une révolution dans le Central Empire, au profit des démocrates libéraux contre les républicains conservateurs.

– Comme chez nous, alors. Et de Jupiter ?

– Rien encore ! Nous n'arrivons pas à comprendre les signaux des Joviens. Peut-être les...

– Cela vous regarde, et je vous en rends responsable, monsieur Cash ! répondit Francis Bennett, qui, fort mécontent, gagna la salle de rédaction scientifique. »

Penchés sur leurs compteurs, trente savants s'y absorbaient dans des équations du quatre-vingt-quinzième degré. Quelques-uns se jouaient même au milieu des formules de l'infini algébrique et de l'espace à vingt-quatre dimensions, comme un élève avec les quatre règles de l'arithmétique.

Francis Bennett tomba parmi eux à la façon d'une bombe.

« Eh bien, Messieurs, que me dit-on ? Aucune réponse de Jupiter ?... Ce sera donc toujours la même chose ! Voyons, Corley, depuis vingt ans que vous potassez cette planète, il me semble...

– Que voulez-vous, monsieur, répondit le savant interpellé, notre optique laisse encore beaucoup à désirer, et, même avec nos télescopes de trois kilomètres...

– Vous entendez, Peer, interrompit Francis Bennett, en s'adressant au voisin de Corley, l'optique laisse à désirer !... C'est votre spécialité cela, mon cher ! Mettez des lunettes, que diable ! Mettez des lunettes ! »

Puis revenant à Corley :

« Mais à défaut de Jupiter, obtenons-nous au moins un résultat du côté de la Lune ?...

– Pas davantage, monsieur Bennett !

– Ah ! cette fois, vous n'accuserez pas l'optique. La lune est six cents fois moins éloignée que Mars, avec lequel, cependant, notre service de correspondance est régulièrement établi. Ce ne sont pas les télescopes qui manquent...

– Non, mais ce sont les habitants, répondit Corley, avec un fin sourire de savant truffé d'X.

– Vous osez affirmer que la Lune est inhabitée ?

– Du moins, monsieur Bennett, sur la face qu'elle nous présente. Qui sait si de l'autre côté...

– Eh bien, Corley, il y a un moyen très simple de s'en assurer...

– Et lequel ?...

– C'est de retourner la lune ! »

Et, ce jour-là, les savants de l'usine Bennett piochèrent les moyens mécaniques, qui devaient amener le retournement de notre satellite.

Du reste Francis Bennett avait lieu d'être satisfait. L'un des astronomes du *Earth-Herald* venait de déterminer les éléments de la nouvelle planète Gandini. C'est à seize cents millions, trois cent quarante-huit mille, deux cent quatre-vingt-quatre kilomètres et demi, que cette planète décrit son orbite autour du

soleil, et pour l'accomplir il lui faut deux cent soixante-douze ans, cent quatre-vingt-quatorze jours, douze heures, quarante-trois minutes, neuf secondes et huit dixièmes de seconde.

Francis Bennett fut enchanté de cette précision.

« Bien ! s'écria-t-il, hâtez-vous d'en informer le service du reportage. Vous savez quelle passion le public apporte à ces questions astronomiques. Je tiens à ce que la nouvelle paraisse dans le numéro d'aujourd'hui. »

Avant de quitter la salle des reporters, Francis Bennett poussa une pointe vers le groupe spécial des interviewers, et s'adressant à celui qui était chargé des personnages célèbres :

« Avez-vous interviewé le président Wilcox ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur Bennett, et je publie dans la colonne des informations que c'est décidément une dilatation de l'estomac dont il souffre, et qu'il se livre aux lavages tubiques les plus consciencieux.

– Parfait. Et cette affaire de l'assassin Chapmann ?... Avez-vous interviewé les jurés qui doivent siéger aux assises ?

– Oui, et tous sont d'accord sur la culpabilité de telle sorte que l'affaire ne sera même pas renvoyée devant eux. L'accusé sera exécuté avant d'avoir été condamné...

– Exécuté... Électriquement ?...

– Électriquement, monsieur Bennett, et sans douleur... à ce qu'on suppose, parce qu'on n'est pas encore fixé sur ce détail. »

La salle adjacente, vaste galerie longue d'un demi-kilomètre, était consacrée à la publicité, et l'on imagine aisément ce que doit

être la publicité d'un journal tel que le *Earth-Herald*. Elle rapporte en moyenne trois millions de dollars par jour. Grâce à un ingénieux système, d'ailleurs, une partie de cette publicité se propage sous une forme absolument nouvelle, due à un brevet acheté au prix de trois dollars à un pauvre diable qui est mort de faim. Ce sont d'immenses affiches, réfléchies par les nuages, et dont la dimension est telle que l'on peut les apercevoir d'une contrée toute entière.

De cette galerie, mille projecteurs étaient sans cesse occupés à envoyer aux nues, qui les reproduisaient en couleur, ces annonces démesurées.

Mais, ce jour-là, lorsque Francis Bennett entra dans la salle de publicité, il vit que les mécaniciens se croisaient les bras auprès de leurs projecteurs inactifs. Il s'informe... Pour toute réponse, on lui montre le ciel d'un bleu pur.

« Oui !... du beau temps, murmure-t-il, et pas de publicité aérienne possible ! Que faire ? S'il ne s'agissait que de pluie, on pourrait la produire ! Mais ce n'est pas de la pluie, ce sont des nuages qu'il nous faudrait !...

– Oui... de beaux nuages bien blancs, répondit le mécanicien-chef.

– Eh bien ! monsieur Samuel Mark, vous vous adresserez à la rédaction scientifique, service météorologique. Vous lui direz de ma part qu'elle s'occupe activement de la question des nuages artificiels. On ne peut vraiment pas rester ainsi à la merci du beau temps. »

Après avoir achevé l'inspection des diverses branches du journal, Francis Bennett passa au salon de réception où l'attendaient les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, accrédités près du gouvernement américain. Ces messieurs venaient chercher les conseils du tout– puissant directeur. Au

moment où Francis Bennett entrait dans ce salon, on y discutait avec une certaine vivacité.

« Que votre Excellence me pardonne, disait l'ambassadeur de France à l'ambassadeur de Russie, mais je ne vois rien à changer à la carte de l'Europe. Le Nord aux Slaves, soit ! Mais le Midi aux Latins ! Notre commune frontière du Rhin me paraît excellente. D'ailleurs, sachez-le bien, mon gouvernement résistera à toute entreprise qui serait faite contre nos préfectures de Rome, de Madrid et de Vienne.

– Bien parlé ! dit Francis Bennett, en intervenant dans le débat. Comment, monsieur l'ambassadeur de Russie, vous n'êtes pas satisfait de votre vaste empire, qui des bords du Rhin s'étend jusqu'aux frontières de la Chine, un empire dont l'Océan Glacial, l'Atlantique, la mer Noire, le Bosphore, l'Océan Indien, baignent l'immense littoral ? Et puis, à quoi bon des menaces ? La guerre est-elle possible avec les inventions modernes, ces obus asphyxiants qu'on envoie à des distances de cent kilomètres, ces étincelles électriques, longues de vingt lieues, qui peuvent anéantir d'un seul coup tout un corps d'armée, ces projectiles que l'on charge avec les microbes de la peste, du choléra, de la fièvre jaune, et qui détruiraient toute une nation en quelques heures ?

– Nous le savons, monsieur Bennett, répondit l'ambassadeur de Russie. Mais fait-on ce que l'on veut ? Poussés nous-mêmes par les Chinois sur notre frontière orientale, il nous faut bien coûte que coûte, tenter quelque effort vers l'Ouest…

– N'est-ce que cela, monsieur, répliqua Francis Bennett, d'un ton protecteur. Eh bien ! puisque la prolifération chinoise est un danger pour le monde, nous pèserons sur le Fils du Ciel. Il faudra bien qu'il impose à ses sujets un maximum de natalité qu'ils ne pourront dépasser sous peine de mort. Cela fera compensation.

– Et vous, monsieur, dit le directeur du *Earth-Herald*, en s'adressant au consul d'Angleterre, que puis-je pour votre service ?...

– Beaucoup, monsieur Bennett, répondit ce personnage, en s'inclinant humblement. Il suffirait que votre journal voulût bien entamer une campagne en notre faveur...

– Et à quel propos ?...

– Tout simplement pour protester contre l'annexion de la Grande-Bretagne aux États-Unis.

– Tout simplement ! s'écria Francis Bennett, en haussant les épaules. Une annexion vieille de cent cinquante ans déjà ! Mais messieurs les Anglais ne se résigneront donc jamais à ce que par un juste retour des choses ici-bas, leur pays soit devenu colonie américaine ? C'est de la folie pure. Comment votre gouvernement a-t-il pu croire que j'entamerais cette antipatriotique campagne...

– Monsieur Bennett, la doctrine de Munro, c'est toute l'Amérique aux Américains, vous le savez, rien que l'Amérique, et non pas...

– Mais l'Angleterre n'est qu'une de nos colonies, monsieur, l'une des plus belles, j'en conviens, et ne comptez pas que nous consentions jamais à la rendre.

– Vous refusez ?

– Je refuse, et si vous insistez, nous ferions naître un casus belli rien que sur l'interview de l'un de nos reporters !

– C'est donc la fin ! murmura le consul accablé. Le Royaume-Uni, le Canada et la Nouvelle-Bretagne sont aux Américains, les Indes sont aux Russes, l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont à

elles-mêmes ! De tout ce qui fut autrefois l'Angleterre, que nous reste-t-il ?... Plus rien !

– Plus rien, monsieur ! riposta Francis Bennett. Eh bien, et Gibraltar ? »

Midi sonnait en ce moment. Le directeur du *Earth-Herald*, terminant l'audience d'un geste quitta le salon, s'assit sur un fauteuil roulant et gagna en quelques minutes sa salle à manger, située à un kilomètre de là, à l'extrémité de l'hôtel.

La table est dressée. Francis Bennett y prend place. A portée de sa main est disposée une série de robinets, et, devant lui, s'arrondit la glace d'un phototéléphote, sur laquelle apparaît la salle à manger de son hôtel à Paris. Malgré la différence d'heures, M. et Mrs Bennett se sont entendus pour faire leur repas en même temps. Rien de plus charmant comme de déjeuner ainsi en tête-à-tête à mille lieues de distance, de se voir, de se parler au moyen des appareils phonotéléphotiques.

Mais, en ce moment, la salle de Paris est vide.

« Edith se sera mise en retard, se dit Francis Bennett. Oh ! l'exactitude des femmes ! Tout progresse, excepté cela... »

Et en faisant cette trop juste réflexion, il tourne un des robinets.

Comme tous les gens à leur aise de notre époque, Francis Bennett, renonçant à la cuisine domestique, est un des abonnés à la grande Société d'alimentation à domicile. Cette Société distribue par un réseau de tubes pneumatiques des mets de mille espèces. Ce système est coûteux, sans doute, mais la cuisine est meilleure, et il a cet avantage qu'il supprime la race horripilante des cordons-bleus des deux sexes.

Francis Bennett déjeune donc seul, non sans quelque regret, et il achevait son café, lorsque Mrs Bennett, rentrant chez elle, apparut dans la glace du téléphote.

« Et d'où viens-tu donc, ma chère Edith ? demanda Francis Bennett.

– Tiens ! répondit Mrs Bennett, tu as fini ? Je suis donc en retard ?... D'où je viens ?... Mais de chez mon modiste !... Il y a, cette année, des chapeaux ravissants ! Ce ne sont même plus des chapeaux... ce sont des dômes, des coupoles ! Je me serai un peu oubliée...

– Un peu, ma chère, si bien que voilà mon déjeuner fini...

– Eh bien, va, mon ami... va à tes occupations, répondit Mm Bennett. J'ai encore une visite à faire chez mon couturier-modeleur. »

Et ce couturier n'était rien moins que le célèbre Wormspire, celui qui a si judicieusement proclamé ce principe : « la femme n'est qu'une question de formes. »

Francis Bennett baisa la joue de Mrs Bennett sur la glace du téléphote, et se dirigea vers la fenêtre, où l'attendait son aéro-car.

« Où va monsieur ? demanda l'aéro-coachman.

– Voyons, j'ai le temps, répondit Francis Bennett. Conduisez-moi à mes fabriques d'accumulateurs du Niagara. »

L'aéro-car, machine admirable, fondée sur le principe du plus lourd que l'air, s'élança à travers l'espace avec une vitesse de six cents kilomètres à l'heure. Au-dessous de lui défilaient les villes et leurs trottoirs mouvants qui transportaient les passants le long

des rues, les campagnes recouvertes comme d'une immense toile d'araignée, du réseau des fils électriques.

En une demi-heure, Francis Bennett eut atteint sa fabrique du Niagara, dans laquelle, après avoir utilisé la force des cataractes à produire de l'énergie, il la vend ou la loue aux consommateurs. Puis, sa visite achevée, il revint par Philadelphie, Boston et New York à Universal-City, où son aéro-car le déposa vers cinq heures.

Il y avait foule dans la salle d'attente du *Earth-Herald*. On guettait le retour de Francis Bennett pour l'audience quotidienne qu'il accorde aux solliciteurs. C'étaient des inventeurs quémandant des capitaux, des brasseurs d'affaires proposant des opérations, toutes excellentes à les entendre. Pariai ces propositions diverses, il faut faire un choix, rejeter les mauvaises, examiner les douteuses, accueillir les bonnes.

Francis Bennett eut rapidement expédié ceux qui n'apportaient que des idées inutiles ou impraticables. L'un ne prétendait-il pas faire revivre la peinture, cet art tombé en telle désuétude que l'Angélus de Millet venait d'être vendu quinze francs, et cela grâce aux progrès de la photographie en couleur, inventée à la fin du XIX^{e} siècle, par le Japonais Aruziswa-Riochi-Nichrome-Sanjukamboz-Kio-Baski-Kû, dont le nom est devenu si facilement populaire. L'autre n'avait-il pas trouvé le bacille primogène, qui devait rendre l'homme immortel, après avoir été introduit dans l'organisme humain sous forme de bouillon bacillaire ? Celui-ci, un chimiste pratique, ne venait-il pas de découvrir un nouveau corps simple, le Nihilium, dont le kilogramme ne coûtait que trois millions de dollars ? Celui-là, un médecin audacieux, n'affirmait-il pas que si les gens mouraient encore, du moins ils mouraient guéris ? Et cet autre, plus audacieux, ne prétendait-il pas qu'il possédait un remède spécifique contre le rhume du cerveau ?...

Tous ces rêveurs furent promptement éconduits.

Quelques autres reçurent meilleur accueil, et, d'abord, un jeune homme, dont le vaste front annonçait la vive intelligence.

« Monsieur, dit-il, si autrefois on comptait soixante-quinze corps simples, ce nombre est réduit à trois aujourd'hui, vous le savez ?

– Parfaitement, répondit Francis Bennett.

– Eh bien, monsieur, je suis sur le point de ramener ces trois à un seul. Si l'argent ne me manque pas, dans quelques semaines, j'aurai réussi.

– Et alors ?

– Alors, monsieur, j'aurai tout bonnement déterminé l'absolu.

– Et la conséquence de cette découverte ?

– Ce sera la création facile de toute matière, pierre, bois, métal, fibrine…

– Prétendriez-vous donc parvenir à fabriquer une créature humaine ?…

– Entièrement… Il n'y manquera que l'âme…

– Que cela ! répondit ironiquement Francis Bennett, qui attacha cependant ce jeune chimiste à la rédaction scientifique du journal… »

Un second inventeur, se basant sur de vieilles expériences qui dataient du XIX^{e} siècle, et souvent renouvelées depuis, avait l'idée de déplacer une ville entière d'un seul bloc. Il s'agissait, en

l'espèce, de la ville de Staaf, située à une quinzaine de milles de la mer, et qu'on transformait en station balnéaire, après l'avoir amenée sur rails jusqu'au littoral. D'où une énorme plus-value pour les terrains bâtis et à bâtir.

Francis Bennett, séduit par ce projet, consentit à se mettre de moitié dans l'affaire.

« Vous savez, monsieur, lui dit un troisième postulant, que, grâce à nos accumulateurs et transformateurs solaires et terrestres, nous avons pu égaliser les saisons. Transformons en chaleur une part de l'énergie dont nous disposons, et envoyons cette chaleur aux contrées polaires dont elle fondra les glaces…

– Laissez-moi vos plans, répondit Francis Bennett, et revenez dans huit jours. »

Enfin, un quatrième savant apportait la nouvelle que l'une des questions qui passionnaient le monde entier, allait recevoir sa solution ce soir même.

On sait qu'il y a un siècle une hardie expérience avait attiré l'attention publique sur le docteur Nathaniel Faithburn. Partisan convaincu de l'hibernation humaine, c'est-à-dire de la possibilité de suspendre les fonctions vitales, puis de les faire renaître après un certain temps, il s'était décidé à expérimenter sur lui-même l'excellence de sa méthode. Après avoir, par testament holographe, indiqué les opérations propres à le ramener à la vie dans cent ans jour pour jour, il s'était soumis à un froid de 172 degrés ; réduit alors à l'état de momie, le docteur Faithburn avait été enfermé dans un tombeau pour la période convenue.

Or, c'était précisément, ce jour-ci, 25 juillet 2890, que le délai expirait, et l'on venait offrir à Francis Bennett de procéder dans l'une des salles du *Earth-Herald* à la résurrection si impatiemment attendue. Le public pourrait de la sorte être tenu au courant seconde par seconde.

La proposition fut acceptée, et comme l'opération ne devait pas se faire avant neuf heures du soir, Francis Bennett vint s'étendre dans le salon d'audition sur une chaise longue. Puis, tournant un bouton, il se mit en communication avec le Central-Concert.

Après une journée si occupée, quel charme il trouva aux œuvres des meilleurs maestros de l'époque, basées sur une succession de savantes formules harmonico-algébriques !

L'obscurité s'était faite, et, plongé dans un sommeil demi-extatique, Francis Bennett ne s'en apercevait même pas. Mais une porte s'ouvrit soudain.

« Qui va là ? dit-il en tournant un commutateur placé sous sa main. »

Aussitôt par un ébranlement électrique produit sur l'éther, l'air devint lumineux.

« Ah ! c'est vous docteur ? dit Francis Bennett.

– Moi-même, répondit le docteur Sam, qui venait faire sa visite quotidienne – abonnement à l'année. Comment va ?

– Bien.

– Tant mieux… Voyons cette langue ? »

Et il la regarda au microscope.

« Bonne… et ce pouls ?… »

Il le tâta avec un sismographe, à peu près analogue à ceux qui enregistrent les trépidations du sol.

« Excellent !... Et l'appétit ?...

– Euh !

– Oui... l'estomac !... Il ne va plus bien, l'estomac ! Il vieillit l'estomac ! Mais la chirurgie a fait tant de progrès ! Il faudra vous en faire remettre un neuf !... Vous savez, nous avons des estomacs de rechange, garantis deux ans...

– Nous verrons, répondit Francis Bennett. En attendant, docteur, vous dînez avec moi. »

Pendant le repas, la communication phonotéléphonique avait été établie avec Paris. Cette fois, Edith Bennett était devant sa table, et le dîner, entremêlé des bons mots du docteur Sam, fut charmant. Puis, à peine terminé :

« Quand comptes-tu revenir à Universal-City, ma chère Edith ? demanda Francis Bennett.

– Je vais partir à l'instant.

– Par le tube ou l'aérotrain ?

– Par le tube.

– Alors tu seras ici ?

– A onze heures cinquante-neuf du soir.

– Heure de Paris ?...

– Non, non ! Heure d'Universal-City.

– A bientôt donc, et surtout ne manque pas le tube. »

Ces tubes sous-marins, par lesquels on venait d'Europe en 295 minutes, étaient préférables aux aérotrains, qui ne faisaient que 1000 kilomètres à l'heure.

Le docteur se retira, après avoir promis de revenir assister à la résurrection de son confrère Nathaniel Faithburn, et Francis Bennett, voulant arrêter les comptes du jour, passa dans son bureau. Opération énorme, quand il s'agit d'une entreprisse dont les frais quotidiens s'élèvent à 1500 dollars. Très heureusement, les progrès de la mécanique moderne facilitent singulièrement ce genre de travail. A l'aide du piano-compteur électrique, Francis Bennett eut achevé sa besogne en vingt-cinq minutes.

Il était temps. A peine avait-il frappé la dernière touche de l'appareil totalisateur, que sa présence était réclamée au salon d'expériences. Il s'y rendit aussitôt et fut accueilli par un nombreux cortège de savants, auxquels s'était joint le docteur Sam.

Le corps de Nathaniel Faithburn est là, dans sa bière, qui est placée sur des tréteaux au milieu de la salle.

Le téléphote est actionné, et le monde entier va pouvoir suivre les diverses phases de l'opération.

On ouvre le cercueil… On en sort Nathaniel Faithburn… Il est toujours comme une momie, jaune, dur, sec. Il résonne comme du bois. On le soumet à la chaleur… à l'électricité… Aucun résultat… On l'hypnotise… On le suggestionne… Rien n'a raison de cet état ultra-cataleptique…

« Eh bien, docteur Sam ? » demande Francis Bennett.

Le docteur Sam se penche sur le corps, il l'examine avec la plus vive attention… Il lui introduit, au moyen d'une injection

hypodermique quelques gouttes du fameux élixir Brown-Séquard, qui était encore à la mode… La momie est plus momifiée que jamais.

« Eh bien, répond le docteur Sam, je crois que l'hibernation a été trop prolongée…

– Et alors ?

– Et alors, Nathaniel Faithburn est mort.

– Mort ?

– Aussi mort qu'on peut l'être !

– Pouvez-vous dire depuis quand ?

– Depuis quand ? répondit le docteur Sam. Mais depuis qu'il a eu la fâcheuse idée de se faire congeler par amour pour la science…

– Allons, dit Francis Bennett, voilà une méthode qui a besoin d'être perfectionnée !

– Perfectionnée est le mot, répondit le docteur Sam, tandis que la commission scientifique d'hibernation remportait son funèbre colis. »

Francis Bennett, suivi du docteur Sam, regagna sa chambre, et comme il paraissait très fatigué après une journée si bien remplie, le docteur lui conseilla de prendre un bain avant de se coucher.

« Vous avez raison, docteur… Cela me remettra…

– Tout à fait, monsieur Bennett, et, si vous le voulez, je vais commander en sortant…

– C'est inutile, docteur. Il y a toujours un bain préparé dans l'hôtel, et je n'ai même pas l'ennui d'aller le prendre hors de ma chambre. Tenez, rien qu'en touchant ce bouton, la baignoire va se mettre en mouvement, et vous la verrez se présenter toute seule avec de l'eau, à la température de trente-sept degrés. »

Francis Bennett venait de presser le bouton. Un bruit sourd naissait, s'enflait, grandissait… Puis, une des portes s'ouvrant, la baignoire apparut, glissant électriquement sur ses rails.

Ciel ! Tandis que le docteur Sam se voile la face, de petits cris de pudeur effarouchée s'échappent de la baignoire…

Arrivée depuis une demi-heure à l'hôtel par le tube transocéanique, Mrs Bennett était dedans…

Le lendemain, 26 juillet 2890, le directeur du *Earth-Herald* recommençait sa tournée de vingt kilomètres à travers ses bureaux, et, le soir, quand son totalisateur eût opéré, ce fut par deux cent cinquante mille dollars qu'il chiffra le bénéfice de cette journée – cinquante mille de plus que la veille.

Un bon métier, le métier de journaliste à la fin du vingt-neuvième siècle !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——
8 janvier 2004
——

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu...**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.